

## Entre roman, essai, théâtre, histoire et politique « Les Possédés » d'Albert Camus

Jacques Cortès  
Professeur émérite  
Président du GERFLINT



Synergies Inde n° 5 - 2010 pp. 143-167

*« Le théâtre de notre époque est un théâtre d'affrontement, Il a la dimension du monde, la vie s'y débat, y lutte pour la plus grande liberté, contre le plus pur destin et contre l'homme lui-même »<sup>1</sup>.*

**Résumé :** « Les Possédés » sont une pièce adaptée du roman de 1200 pages (même titre) de Dostoïevski, publié dans les années 70 du XIX<sup>ème</sup> siècle. Camus suit d'assez près l'œuvre originale qui relate une tentative de révolution nihiliste fomentée par Piotr (Pierre) Stépanovitch Verkhovenski qui souhaitait amener au pouvoir Nicolai Vsevolodovitch Stavroguine, un aristocrate brillant mais au passé douteux. La visée de Dostoïevski - très conservateur, on le sait, par principe - était de dénoncer l'incohérence d'un esprit révolutionnaire fanatique mettant en danger l'ordre établi. Mais l'ouvrage apparaît aussi, et surtout, comme une critique de toutes les idéologies d'un bout à l'autre de l'échiquier des doctrines possibles, depuis le conservatisme modéré ou ultra jusqu'au socialisme et au nihilisme, toutes visions du monde aboutissant aux « démons »<sup>2</sup> qui s'emparent du cœur et de l'âme des « possédés » et les fait sombrer dans l'horreur ou l'incohérence. Nous tenterons ici, de prime abord, de donner une idée d'ensemble de cette pièce majeure, en centrant notre exploration sur l'analyse de trois personnages, « croqués » autant que possible sur le vif, dans la relation extrêmement complexe et désespérante qu'ils entretiennent avec leur environnement. Sachant par ailleurs, d'une part, l'importance de Dostoïevski dans l'évolution de la pensée de Camus, d'autre part, le temps considérable (20 années) qu'il a consacré à l'adaptation française de cette pièce, et enfin sa conviction forte que le roman d'origine était « un livre prophétique » concernant d'évidence « notre société et notre monde spirituel », il nous paraît simplement normal d'envisager également cette pièce, selon la propre expression de Camus, comme restant toujours « une œuvre d'actualité ». Nous reviendrons donc, non seulement sur certains événements historiques des années 50 du XX<sup>ème</sup> siècle qu'il a toujours interprétés dans ce sens humaniste que condamnait l'intelligentsia de l'époque, et nous nous risquons même à repenser avec lui sans véhémence et très hypothétiquement, certaines questions embarrassantes à l'époque et qui le restent encore aujourd'hui, mais pour de tout autres raisons

**Mots-clés :** Idéologies, révolte, fanatisme, absurdité, assassinat, suicide, barbarie, trahison.

**Synopsis :** Les Possédés is a play adapted from the 1200 page novel bearing the same title by Dostoievski, published in the 70s in the XIX century. Camus remains faithful to the original work which tells of an attempted nihilist revolution incited by Piotr (Peter) Stépanovitch Verkhovenski who wanted to bring to power Nicolai Vsevolodovitch Stavroguine a brilliant aristocrat with a dubious past. Dostoievski's aim, a man of conservative principles, was to denounce the fanatic revolutionary

spirit that puts the established order in danger. However the work seems to be above all, a critique of all possible ideologies from one end of the spectrum to the other, from moderate or ultra conservatism to socialism and nihilism, all world views ending up as demons (1) who take over the heart and soul of those possessed and make them wallow in horror and incoherence. It is our attempt here, first and foremost to give an over all idea of this important play by focussing on the analysis of three characters sketched live in their extremely complex and desperate relationship with their environment. Bearing in mind, the role played by Dostoievski in the evolution of Camus thinking, the twenty years he spent adapting the play to the French language and Camus deep conviction that that was to the original novel was a "prophetic book" obviously concerned with "our society and our spiritual world", it seems but right to study how this play in Camus's own words has remained very contemporary. Hence we will come back to certain historical events of the 1950s that the intelligentsia condemned and that Camus interpreted in a humanist perspective. We will also take up the challenge of rethinking without vehemence and hypothetically with Camus, certain embarrassing questions of the period which remain today but for completely different reasons (1)The word demon is in fact the original Russian term which has been translated into French as possessed. This word is borrowed from the Saint Luc's Bible where Jesus having freed a person who was possessed, authorized the expelled demons to seek refuge in a herd of pigs who jumped off from the top of a cliff.

**Key words :** Ideologies, revolt, fanaticism, absurdity, assassination, suicide, barbarism, treason

Peut-on étudier Camus sans faire la part du Sud dans son œuvre? ?  
Nul ne guérit de son enfance  
Jean Ferrat

Face à un auditoire globalement séduit, immédiatement après une représentation des *Possédés* au théâtre Antoine, en mars 1959 (il ne lui reste plus alors que 9 petits mois à vivre), Camus évoqua une question qu'on lui avait récemment posée à propos de « *la discipline littéraire qu'il préférerait - le roman, l'essai ou le théâtre* ». « *Cela regroupe - expliqua-t-il - ce qu'on appelle les trois catégories de lecteurs. La catégorie numéro un dit : vous écrivez de si bons romans, mais quelle singulière idée de faire du théâtre ? La catégorie numéro deux dit : mais vous êtes un homme de théâtre, pourquoi écrivez-vous donc des romans qui sont si mauvais ? Et la catégorie numéro trois dit : quel essayiste ! Et le reste, bon. Eh bien, je n'ai jamais pu répondre. Je trouve que tout le monde a raison. Les trois catégories ont parfaitement raison car, pour moi il m'a toujours semblé qu'un artiste essayait de s'approcher lentement, d'une manière un peu aveugle, un peu maladroite, d'une sorte de centre (.) vibrant, tremblant, qu'il a à l'intérieur de lui, et que, à partir du moment où ce centre existe selon lui, à partir du moment où vraiment il consacre sa vie et le plus loyalement qu'il peut à la marche vers ce centre, les chemins qu'il prend sont indifférents* »<sup>4</sup>.

C'est ce centre auquel il a consacré une part essentielle de sa vie qui nous intéressera donc ici. Camus est par excellence « un homme de parole<sup>5</sup> » appartenant à une communauté européenne métissée et volontiers volubile, qui s'exprimait, en situation affective, dans un « code restreint »<sup>6</sup> très coloré phonétiquement, synthèse évidente d'une méridionalisation plurielle allant de l'Espagne à l'Italie en passant par Malte, la Corse et la Provence. Mais cette langue était également nourrie, du point de vue de l'énonciation<sup>7</sup>, des formes sonores d'arabe dialectal couvrant la totalité du Maghreb,

et dont les musiques intonatives, très voisines les unes des autres, ont influencé la prononciation et le comportement « pied-noir »<sup>8</sup> (souvent caricaturé).

Ce que l'on peut retirer de faits de cette nature, sans trop les solliciter, c'est d'abord que Camus - qui a toujours revendiqué hautement ses origines - est un homme du Sud tombé dans la marmite de verbes multiples condamnés à se faire chair pour exister, c'est-à-dire à se charger, sur les sonorités fondamentales de la parole quotidienne, d'un tempo, d'un timbre, d'harmoniques, de mimiques et de gestes imposant un rythme, un style, une identité, une culture, une théâtralité et même une ethnicité irrécusables<sup>9</sup>.

Mais *a contrario* on pourrait aussi inférer des mêmes faits une explication - qui vaut ce qu'elle vaut - sur ce qu'on a appelé parfois « l'écriture blanche » d'Albert Camus, c'est-à-dire (comme dans *l'Étranger*, par exemple) cette manière de se distancier de toute émotion, de choisir la neutralité, donc de contenir les « vibrations » qui sont à l'intérieur pour gommer à l'extérieur le surplus, l'impulsivité et l'excès naturel de spontanéité. Cette réserve peut être interprétée comme un réflexe d'autoprotection<sup>10</sup> par autocensure, donc de méfiance envers soi-même<sup>11</sup>. Le lieu d'émission de tout discours - notamment sur des thèmes brûlants à l'époque comme l'Algérie et la décolonisation - imposait en effet la lucidité et le courage, mais aussi la prudence car il est des périodes où les opinions peuvent être mortelles. Camus, toujours très clair sur ces thèmes, prit constamment le risque d'être désavoué par tous les camps en refusant le pharisaïsme de certaines idées reçues dont découlait la « pensée unique<sup>12</sup> », cette doctrine, en réalité variable d'une communauté à une autre, qui prétend dire et imposer ce qui serait universellement juste et bon.

Pour s'exprimer dans l'écriture sans rien renier de sa personnalité, s'imposait donc impérativement à Camus la nécessité, plus même, le besoin de varier la forme. Essai et roman, mais aussi théâtre où il fut auteur, metteur en scène et acteur, sans parler des discours officiels, des interviews auxquelles il se prêtait avec générosité, de la correspondance, des préfaces et articles... il a vraiment joué sur l'ensemble du clavier de la communication. Qui veut saisir son évolution<sup>13</sup> doit dès lors le suivre dans un complexe jeu de pistes où l'on peut parfois se perdre comme nous allons nous y hasarder ici, en analysant - trop rapidement sans doute - trois personnages des *Possédés* : Chigalev l'utopiste du terrorisme d'Etat, Verkhovensky le nihiliste réclamant le droit au déshonneur, et Stavroguine l'homme incapable d'amour. Ces trois caractères couvrent (très imparfaitement) l'ensemble du spectre qui, de la révolte à l'absurdité engendrant le sens suprême de la mort (par assassinat ou suicide), conduit finalement tous les « possédés » au désespoir.

### Le système Chigalev<sup>14</sup>

Chigalev : *Partant de la liberté illimitée, j'aboutis (...) au despotisme illimité*<sup>15</sup>

Au moment où la pièce de Camus est représentée pour la première fois en 1959, la guerre d'Algérie, en phase très avancée, occupe tous les esprits, et l'on n'a évidemment pas oublié, deux décennies plus tôt, les procès truqués de Moscou (1936 -1938), le totalitarisme stalinien et les ignobles purges dirigées par « le petit Père des peuples » avec l'assentiment enthousiaste et étonnamment naïf (hélas !) des partis communistes de l'Ouest, y compris français<sup>16</sup> (et cela en dépit de la déstalinisation entreprise par Nikita Khrouchtchev dès la mort de Staline en 1953). Tous ces faits historiques, d'une certaine manière, pèsent dans l'esprit et sur la plume de Camus quand il adapte la

pièce d'un auteur « prophétique » (selon son propre terme) du XIX<sup>ème</sup> siècle. L'Histoire des hommes et des civilisations s'écrit certainement au passé mais ceux qui en parlent, historiens de métier, adaptateurs pour le théâtre de textes anciens, philosophes, moralistes, écrivains, hommes politiques... y sont toujours, implicitement présents. Camus ne fait évidemment pas exception. Ce qu'il trouve dans Dostoïevski, c'est une certaine vibration comparable à la sienne, donc un modèle où il se reconnaît, mais aussi un chemin pour comprendre les balbutiements tragiques de son époque<sup>17</sup>. Son naturel, ses impératifs, ses doutes et ses refus affleurent ainsi dans ses personnages dont chacun divulgue, ou même trahit à son insu, une part, infime ou considérable, de lui-même.

Le passage suivant de la pièce autorise, par exemple, des rapprochements intéressants avec les faits historiques qui précèdent. Les révolutionnaires en puissance (douzième tableau<sup>18</sup>) sont rassemblés et commentent le « système d'organisation » de la société future proposé par Chigalev, solution que ce dernier qualifie lui-même de *désespérante*<sup>19</sup>. C'est son collègue Lipoutine qui résume le système en question :

*Lipoutine : (.) Il (Chigalev) propose de partager l'humanité en deux parties inégales. Un dixième environ recevra la liberté absolue et une autorité illimitée sur les neuf autres dixièmes qui devront perdre leur personnalité et devenir en quelque sorte un troupeau. Maintenus dans la soumission sans bornes des brebis, ils atteindront, en revanche, l'état d'innocence de ces intéressantes créatures. Ce sera en quelque sorte l'Eden, sauf qu'il faudra travailler.*

*Chigalev : Oui. C'est ainsi que j'obtiens l'égalité. Tous les hommes sont esclaves et égaux dans l'esclavage. Autrement ils ne peuvent être égaux. Donc il faut niveler. On abaissera par exemple le niveau de l'instruction et des talents. Comme les hommes de talent veulent toujours s'élever, il faudra malheureusement arracher la langue de Cicéron, crever les yeux de Copernic et lapider Shakespeare. Voilà mon système<sup>20</sup>.*

Le paradoxe de ce fameux système, c'est qu'il est le fruit de la réflexion et du travail d'un individu qu'on peut considérer à bien des égards comme un philanthrope convaincu. Fou certainement, mais fou d'amour pour l'humanité, pour une égalité totale qui ne peut être obtenue qu'au prix de l'asservissement universel à une idée. Chigalev pense très objectivement qu'il faut se débarrasser de toutes les valeurs historiques déjà acquises, donc nullement réformer mais détruire purement et simplement l'existant pour le reconstruire sur des bases scientifiques. Un tel système a pour visée ultime la mise en place d'une sorte de théocratie totalitaire et inquisitoriale dont la place suprême (celle de Dieu) serait occupée par un homme exceptionnel. Ce programme ferait le lit d'une classe d'apparatchiks régnant sur un peuple martyrisé mais jouissant d'un statut égalitaire : tous égaux dans la servitude. Les révolutionnaires n'y vont donc pas par quatre chemins. Ce qui est notable ici, c'est la facilité avec laquelle l'ensemble des participants, à l'exception d'un seul, Chatov (qui sera « liquidé » rapidement comme « traître »), prêtent serment de fidélité à un tel programme de destruction massive de l'humanité. Chigalev prône ce qu'on appelle le crime « philosophique » dit aussi crime de « logique » parce que raisonné dans le cadre d'une doctrine se présentant comme scientifique. Le meurtrier<sup>21</sup> devient juge et ne subit plus la loi mais la conçoit et l'applique à sa manière. La vie, pour lui, ne pèse pas lourd, l'innocence non plus. On n'est plus dans la logique des causes mais dans celle des moyens justifiant toutes les fins. Qu'on médite, à cet égard, le passage suivant de *l'Homme révolté*<sup>22</sup>: « *Le jour où le crime se pare des dépouilles de l'innocence, par un curieux renversement qui est propre à notre temps, c'est l'innocence qui est sommée de fournir ses justifications. (..). Il*

*s'agit de savoir si l'innocence, à partir du moment où elle agit, ne peut s'empêcher de tuer. Nous ne pouvons agir que dans le moment qui est le nôtre, parmi les hommes qui nous entourent. Nous ne saurons rien tant que nous ne saurons pas si nous avons le droit de tuer cet autre devant nous ou de consentir qu'il soit tué. Puisque toute action aujourd'hui débouche sur le meurtre direct, ou indirect, nous ne pouvons pas agir avant de savoir si, et pourquoi, nous devons donner la mort ».*

Ce sont là des considérations que tout agnostique ou athée en politique ne peut découvrir sans un sentiment d'horreur absolue, mais on sait que tous les régimes totalitaires ont élaboré de vastes plans d'extermination qui n'avaient d'autre dessein proclamé que de faire le bonheur des peuples par la mise à mort de tous ceux qui n'avaient pas le profil adéquat<sup>23</sup>. Revenons, pour l'exemple, aux *Possédés*<sup>24</sup> et aux suites destructrices du système Chigalev :

*Lipoutine* : *Oui, M. Chigalev a découvert que les facultés supérieures sont des germes d'inégalité, donc de despotisme. Ainsi, dès qu'on remarque qu'un homme a des dons supérieurs, on l'abat ou on l'emprisonne. Même les gens très beaux sont suspects à cet égard et il faut les supprimer.*  
*Chigalev* : *Et aussi les trop grands imbéciles, car ils peuvent donner aux autres la tentation de se glorifier de leur supériorité, ce qui est un germe de despotisme. Au contraire, par ces moyens, l'égalité sera totale.*

*Le séminariste* : *Mais vous êtes dans la contradiction. Une telle égalité, c'est le despotisme.*

*Chigalev* : *C'est vrai, et c'est ce qui me désespère. Mais la contradiction disparaît si on dit qu'un tel despotisme, c'est l'égalité.*

Il ne faut évidemment pas oublier la part d'humour noir du discours tenu par Chigalev (on est au théâtre), mais il serait bien innocent de se contenter d'en sourire. L'époque, en effet, n'était pas disposée à admettre qu'on pût porter atteinte à l'intégrité démocratique et humaniste du modèle soviétique comme le rappellent opportunément, à la même époque, les misères subies par le roman d'Arthur Koestler au début de la seconde guerre mondiale, et la biographie de Victor Kravchenko attaqué pour diffamation par *Les Lettres Françaises* (mais oui !) en 1949<sup>25</sup>.

### **Le projet terroriste : Pierre Verkhovensky<sup>26</sup>**

« Ce dont ils ont le plus peur, c'est de passer pour des réactionnaires. Donc ils sont forcés d'être révolutionnaires ».<sup>27</sup>

Pierre Verkhovenski

Pierre Verkhovensky est le prototype du militant convaincu, une sorte de Staline avant l'heure. C'est lui, en effet, qui tire toutes les conséquences pragmatiques des idées de Chigalev et qui se présente comme le stratège de la révolution future. Le système n'est qu'une construction formelle encore hypothétique. Il va le mettre en application. Pour cela, il lui faut une cellule (et même un ensemble de cellules) composée de partisans assermentés et motivés jusqu'au fanatisme<sup>28</sup>, mais aussi un chef charismatique capable de porter, d'entretenir et de sublimer les illusions de la révolution. Et son choix pour assumer ce rôle suprême, se fixe sur Nicolas Stavroguine (voir *infra*).

Pierre est le fils de Stepan Verkhovensky<sup>29</sup>, un intellectuel romantique très conservateur vivant en parasite, depuis vingt ans aux crochets de Varvara Stavroguine<sup>30</sup> pour qui il éprouve, mais en secret, un amour qui ne se déclarera qu'à la fin de la pièce et de sa

vie. Comme père, Stepan fut inexistant. Pierre vécut donc auprès de parentes éloignées, constamment dépouillé par son géniteur des revenus de son héritage maternel. Les sentiments qu'il éprouve à l'égard de son père sont à la limite de l'injure : « *Tu es une vieille femme civique, larmoyante et pleurnicheuse* ». Il a visiblement accumulé un ressentiment allant jusqu'à l'exécration d'un passé (dont Stepan est pour lui le symbole méprisable) qu'il rejette désormais à la mesure de l'indifférence dont il a été lui-même la victime. Le lien filial est exclu. Le Père n'est même pas castrateur. C'est pire. Il n'a aucune visibilité. Ce qu'on note aussi chez Pierre, c'est l'absence de tout désir sexuel. Aucune femme n'enchanté ni ne perturbe sa vie. Dans son mépris pour la société entière, les seuls désirs provoquant chez lui des pulsions positives - outre une ambition malade - ce sont les moyens techniques de parvenir à ses fins de démolition, de massacre, de ruine, d'anéantissement, d'extermination, d'effondrement de ce monde qui ne l'intéresse que comme objet de vindicte et de châtement.

Pierre ne se pose donc nullement en penseur, ni même en lecteur. Ces valeurs intellectuelles sont pour lui du temps volé à l'action. Comme Stepan se risque à évoquer la Bible, par exemple, il rétorque : « *Au diable ! Je n'ai jamais lu ce satané bouquin. Ni aucun bouquin d'ailleurs. A quoi ça sert ? Ce qui compte, c'est le progrès* ». Sa volonté suprême est de refaire le monde, de le sauver en détruisant tout pour parvenir très paradoxalement au sommet pour lui-même, et à l'égalité dans le dénuement et l'esclavage pour la tourbe prolétarienne. Le système Chigalev lui convient donc parfaitement mais il ne doit pas en rester au stade de la rêverie hallucinatoire. Passer à l'action sans s'encombrer de considérations humanistes, religieuses, littéraires, poétiques ou philosophiques, telle est la règle qu'il assigne à la révolution. A Stépan qui évoque la culture, Hugo et Shakespeare, il répond par le sarcasme : « *Ne t'excite pas ! Hugo est une vieille fesse et rien de plus. Quant à Shakespeare, nos paysans qui vont aux prés n'en ont pas besoin. Ils ont besoin de bottes, voilà tout. On leur en donnera tout de suite après avoir tout détruit* ». Son père lui parle alors d'amour. Il rétorque : « *Pas besoin de s'aimer ! Il y aura la science* ». Tout sentimentalisme est à proscrire comme survivance d'idées aristocratiques arriérées, antédiluviennes, incompatibles avec la révolution. Un vrai révolutionnaire n'a pas d'idées. Il n'améliore pas, il ne réforme pas, il ne conserve pas car « *plus on améliore et on réforme et pire c'est. Plus vite on commence à détruire et mieux c'est. Détruire d'abord. Ensuite, ce n'est plus notre affaire. Le reste est sornettes, sornettes, sornettes* »<sup>31</sup>.

Comme Chigalev, Pierre est donc un fou, mais un fou à vocation de meneur, donc infiniment plus dangereux car il passe de la doctrine au terrorisme militant, à l'action barbare, à l'organisation impitoyable : « *il faut couper la moitié des têtes. Ceux qui restent, on les fera boire* »<sup>32</sup>. Le pronom *on* désigne le Pouvoir à venir, l'Instance mystérieuse, mystique, divine, qui entretiendra dans la durée, en la nourrissant constamment avec de nouveaux coupables, la jouissance suprême par le feu purificateur de la révolution permanente. Le vrai progrès est paradoxalement à rebours : il faut ramener et maintenir le monde au degré zéro de la vie, dans une sorte de Nirvana<sup>33</sup> à rebrousse-poil de la désespérance, ou plutôt même jeter l'humanité entière dans le Tartare<sup>34</sup> désolant de l'égalité universelle : « *Quand nous aurons la justice plus la science, alors plus d'amour et plus d'ennui. On oubliera* »<sup>35</sup>. On trouve là une obsession du retour aux fondamentaux primitifs de toute doctrine, politique ou religieuse, dont la période contemporaine nous offre déjà bien des exemples hallucinants, troublants et angoissants. La bêtise humaine ne connaît aucune limite. Nous reviendrons, dans les lignes qui suivent, sur ce personnage étonnant en qui l'on découvre, à dose massive, les caractéristiques générales du terrorisme de tous les

temps (y compris, hélas, le nôtre, car l'humanité en matière de crime, ne change que sur les moyens de destruction, jamais sur les principes barbares qu'elle cultive, et elle affine les méthodes (ou « solutions finales » de destruction) au nom de n'importe quel dogme ancien éternisé ou de billevesée hégémonique contemporaine construite sur un argumentaire philosophique d'une sénescence démoniaque.

Pierre Verkhovensky n'est pas un modèle de courage. Son instinct personnel de conservation n'a d'égal que sa haine de l'humanité. Sans entrer dans l'explication de détail de tous ses « actes révolutionnaires » - car la pièce dure plus de trois heures et ne respecte en aucune façon la règle classique des trois unités - bornons-nous ici à un rapide inventaire de ses crimes :

- Il pousse au suicide l'ingénieur Alexis Kirilov après lui avoir fait signer une lettre où ce dernier - pour couvrir les membres de la cellule révolutionnaire - s'accuse volontairement, et par anticipation, du meurtre de l'étudiant Ivan Chatov ;
- Il tue lui-même ensuite ce même Chatov <sup>36</sup>soupçonné de trahison (non encore accomplie mais estimée probable) alors qu'il sait pertinemment qu'un événement heureux, le retour de Maria, la femme adultère et malgré tout adorée de l'étudiant, a définitivement déterminé ce dernier à renoncer à toute dénonciation ;
- Il fait assassiner - par le bandit Fedka - Maria Lebdiakine, l'épouse secrète un peu « déjetée<sup>37</sup> » de Stavroguine, et son frère, le Capitaine Lebiadkine, afin de permettre à Stavroguine (débarrassé de sa femme légitime) d'épouser librement Lisa Drozdov, et, par gratitude pour ce service ignoble, d'accepter d'occuper le poste suprême qu'il lui propose à la tête de son mouvement révolutionnaire. La révolution, en effet, a besoin de son Dieu et la personnalité brillante de Stavroguine correspond parfaitement au profil du poste ;
- Il provoque une manifestation sanglante au cours de laquelle Lisa Drozdov est tuée à coups de bâton ;
- Il laisse arrêter Chigalev, Virguinsky, le séminariste, Lipoutine et tous ses fidèles compagnons dénoncés par Liamchine après l'échec de l'opération ;
- Il humilie Stepan, son père, qui en arrive à désertier la maison de Varvara pour partir en solitaire sur des routes désolées qui finiront par le faire mourir de froid ;
- Toutes ces turpitudes dont Stavroguine se sent sali, entraînent enfin le suicide de ce dernier par pendaison.

Mais sans vergogne, en dépit de tous ces malheurs provoqués par lui, Pierre Verkhovensky s'enfuit tranquillement à l'étranger « confortablement installé dans un compartiment de première », passe la frontière et prépare « de nouveaux plans pour une société meilleure <sup>38</sup>».

### Nicolas Stavroguine<sup>39</sup>, l'homme incapable d'amour

« Je hais tout ce qui vit sur terre et moi-même au premier rang.  
Alors que la destruction règne, oui, et qu'elle les écrase tous  
et avec eux tous les singes de Stavroguine et Stavroguine lui-même »<sup>40</sup>

Nicolas Stavroguine est certainement le personnage le plus attachant de la pièce mais aussi le plus ambigu. Dans le débat avec le public de mars 1959 (évoqué *supra* note 3), Camus disait que la personnalité de Nicolas n'était « pas entièrement claire » pour Dostoïevski lui-même, et cela l'amenait à faire l'éloge du romancier, comme si le fait de ne rien trancher sur qui que ce soit, et particulièrement sur une personnalité même fictive, procédait d'une sorte de vertu littéraire psycho-artistique plaçant « l'indécis » (comme dirait Verlaine) au-dessus de toute hypothèse esquissée ou péremptoire. On peut

partager ce sentiment, surtout après la présentation des deux héros qui précèdent, très complexes<sup>41</sup> il est vrai eux-aussi, mais dont la ferveur et le zèle nous ont permis de les suivre à peu près clairement de la comédie au drame puis à la tragédie. Deux mots d'explication : confronté à une logique partisane élémentaire aussi claire que peut l'être tout engagement sous serment et toute stratégie à court ou long terme sous contrôle inquisitorial, on peut avoir le sentiment de lire les âmes à livre ouvert. C'est probablement une erreur, car on ne découvre, en fait, que la partie émergée de l'iceberg. Mais il est vrai aussi que la pression sociale exercée sur un individu le rend, au moins sur certains points, relativement déchiffrable. Son engagement (apparemment indéfectible) permet de le jauger et juger superficiellement, dans et par un système adroitement construit où la « *police* » (terme ici symbolique pour désigner le climat inquisitorial régnant au sein de toute organisation paramilitaire) est partout, déguisée en militants zélés, en complices plus ou moins sincères ou en Tartuffes fervents. D'où l'extrême prudence des militants et leur sordide dévouement dénonciateur. La lisibilité semble assez claire si l'on s'en tient aux messages affichés. Certains en rajoutent même un peu, notamment les jeunes affidés qui n'ont pas encore eu le temps de douter, et plus encore les onctueux radoteurs pontifiants à qui l'âge confère, souvent avec un excès de complaisance, audience, autorité, sagesse et majesté<sup>42</sup>. Le partisan, quelle que soit sa place dans le système, n'a jamais que le choix - pour se rassurer dans la chaleur du groupe, et par un juste échange, rassurer ce dernier - de devenir lui-même un modèle de vertu exhibée de façon ostentatoire jusque dans les signes les plus extérieurs de fidélité à son engagement (illocution, habillement, comportement). De proche en proche, on tombe ainsi dans cette espèce de fascisme où l'on ne se reconnaît plus qu'un seul droit : dire ce qu'il faut dire (donc hurler avec les loups), être ce qu'il faut être (donc exhiber toujours la foi requise par le groupe), avoir en fin de compte le *look* qui convient pour être accepté et mériter la considération de tous<sup>43</sup>. Les exemples de ce comportement mineur (au sens noble, puéril ou gâteux du terme) courent les rues.

Rien de tel avec Nicolas Stavroguine qui, d'un bout à l'autre du roman de Dostoïevski ou de la pièce de Camus, réduit constamment à néant les hypothèses qu'on peut formuler à son propos. On entend d'abord parler de lui dans le salon de Varvara, sa mère. Il a été absent pendant des années au cours desquelles la rumeur dit, ici et là, mais à mots toujours prudents, que ni à Genève, ni à Saint Petersburg où il a séjourné longuement, il n'aurait été un parangon de vertu. Premiers indices, négatifs ceux-là. Puis Nicolas apparaît, très poli, silencieux et d'abord impassible même, dans le salon de Varvara, sa mère. On l'accueille gentiment et la conversation roule devant lui à bâtons rompus, sans qu'il y prenne part. Il écoute. Un certain Gaganov dit, à deux ou trois reprises, qu'il « *ne permettra pas qu'on le mène par le bout du nez* ». Nicolas « *traverse la scène au milieu du silence (...), marche d'un air rêveur vers Gaganov(...), lui saisit le nez, et, le tirant, sans brutalité, le fait avancer de quelques pas au milieu de la scène* » (didascalie) puis il se retire sans un mot. On crie au scandale. Gaganov est un homme d'un certain âge qui mérite le respect. Nicolas revient, présente ses excuses à sa victime, parle d'une bêtise sans préméditation aucune et déclare à Gaganov qu'il va lui expliquer en secret quelque chose. Il s'approche, se penche, et derechef, lui mord l'oreille. Gaganov hurle. Nicolas le regarde, « *rit faiblement, puis tombe de son long, dans une sorte de crise* » (didascalie). Provocation ? Folie ? On se perd en conjectures. Stavroguine, on le voit, apparaît d'emblée comme un personnage étrange, inclassable, déroutant. « *Il se releva, présenta d'honorables excuses et partit pour un assez long voyage à Genève (...) où il retrouva les Dames Drozdov* » (didascalie). Confirmation donc que Stavroguine, en dépit



d'une prestance, d'une beauté et d'une culture que chacun lui reconnaît volontiers, est « fou ». Mais fou de quoi ? A cause de quoi ?

Nous apprenons plus tard, de la bouche de Pierre Verkhovensky (Première partie, quatrième tableau) que cinq ans auparavant, Nicolas a mené à Saint Petersburg *une vie...ironique*. Entendre par là que, pour ne pas s'ennuyer, il fréquentait des *coquins*, dont un certain capitaine Lebiadkine, qualifié de bouffon et de parasite, qui vivait dans la misère avec sa sœur, Maria Timopheievna, une jeune femme infirme et un peu folle, très amoureuse de Nicolas qu'elle considérait comme son fiancé. Pour des raisons diverses : compassion, générosité, esprit chevaleresque, Nicolas avait pris cette malheureuse sous sa protection et lui accordait une pension régulière qu'il versait directement au frère aîné, lequel considérait cette rente comme un dû, un tribut d'honneur librement consenti. On apprendra, en effet, quelques tableaux plus tard, que mariage secret avait été contracté entre Maria et Nicolas. Ce dernier n'était donc plus libre. D'où une enfilade de problèmes car la vie sentimentale de notre héros n'était pas des plus simples. Il était aimé de Dacha et de Marie, respectivement sœur et épouse d'Ivan Chatov. Il avait engrossé Marie et - mais c'est moins sûr - Dacha peut-être. Il entretenait aussi, avec Lisa Drozdov une relation suffisamment suivie pour que Varvara, sa mère, songeât à la lui faire épouser car la jeune femme remplissait toutes les conditions bourgeoises requises pour faire le bonheur d'un homme de qualité : jeunesse, beauté et fortune. Pour écarter le danger que pouvait présenter Dacha, Varvara n'avait donc rien imaginé de mieux que de programmer le mariage de cette dernière avec son vieux compagnon Stepan, âgé de 53 ans. Mais la situation devint tragique quand on apprit qu'un mal étrange rongea la conscience de Nicolas : il ne s'était pas contenté de multiplier les bonnes aventures avec les femmes mariées ou mariables de son entourage, il avait aussi commis un crime impardonnable en souillant une petite fille qui ne l'avait pas dénoncé et qu'il avait laissée se suicider quelques jours plus tard, sans ébaucher le moindre geste pour empêcher cet acte désespéré dont il était pourtant la cause.

Expliquer la personnalité et le rôle de Stavroguine dans *Les Possédés* n'est pas évident. On peut même aller jusqu'à se demander si les problèmes existentiels du personnage - et notamment la fameuse « sensualité bestiale » qu'il déplore au cours de son entretien avec l'évêque Tikhone<sup>44</sup> (op.cit, p.488) - sont parfaitement en cohérence avec le tumulte révolutionnaire de la société fréquentant le salon de Varvara. Dostoievski lui-même considérait qu'il est difficile à une forme épique de trouver son équivalent dans une forme dramatique, et il écrivait à la princesse Obolevski<sup>45</sup>, « à propos d'une adaptation qu'elle entendait faire d'un autre de ses romans », qu'il serait sage de le « refondre et changer de fond en comble » pour « n'en conserver qu'un des épisodes à transformer en drame, ou que, s'inspirant de la pensée initiale, on modifie complètement le sujet ». Camus, lui, a préféré conserver l'enchevêtrement des thèmes. Némirovitch-Dantchenko, en 1913, au Théâtre de Moscou, avait réduit la même pièce au seul personnage de Stavroguine. Quant à Copeau, en France il l'avait reconstruite en 5 actes pour resserrer l'action, soigner les enchaînements et « gagner en relief ce que la pièce, du même coup, pouvait perdre en profondeur ».

La volonté de Camus, non seulement de garder le personnage de Stavroguine mais même de maintenir sa double postulation (très baudelairienne) vers Dieu et vers Satan, tout cela s'explique par ce goût des antithèses sur lesquelles repose l'essentiel de son œuvre: raison, compassion, noblesse, esprit chevaleresque, d'une part ; passion, cynisme, vulgarité, ignominie d'autre part.

Stavroguine est un homme courageux et charitable, mais c'est aussi un être fragile, pétrifié par la « peur atroce » d'être dénoncé par Matriocha, sa petite victime de 12 ans, et submergé d'une « lâcheté infâme » à l'idée qu'on puisse découvrir sa pédophilie. Mais il a parfaitement conscience aussi de cette abjection et souffre d'autant plus de son déshonneur qu'il se sent incapable de s'accorder à lui-même le moindre pardon. Dans cette attitude de délabrement sensuel et sentimental, tout lui devient indifférent, aussi bien sa vie qu'il rêve vainement de perdre dans un duel (son adversaire le rate à deux reprises) et qu'il perdra finalement en se donnant lui-même la mort. Héros sans gloire, séducteur sans le vouloir vraiment, amoureux sans amour, révolutionnaire sans la moindre conviction, il nous apparaît *in fine* comme une âme qui, quoique déjà perdue, rêve encore - et bien malgré elle - de provoquer un scandale sans précédent par l'aveu public de son infamie. Mais s'il montre une vraie grandeur d'âme dans ce désir d'être honni, il entre aussi dans cette revendication « *du crachat, du soufflet et de la honte* » - comme le lui fait finement remarquer Tikhone, - une part de défi et d'orgueil qui semble « *le rendre fier de ce qui est honteux* ». « *Et cela*, lui dit Tikhone, *est méprisable* ». Le rôle pratiquement nul que Nicolas jouera dans les opérations révolutionnaires nihilistes de la cellule dirigée par Pierre, apparaît donc comme très secondaire par rapport à la révolution intérieure qui ravage son âme. Mais en fin de compte, l'entrelacement des thèmes permet de lier la révolte et l'absurde, aussi bien dans leur dimension épique (la révolution) que dramatique (les péripéties) et tragique (le suicide de Nicolas). Et puis, s'il le fallait, on pourrait clore cette analyse en disant que le fil d'Ariane de cette pièce, c'est de faire le constat que l'être humain, toujours et partout « *possédé* » par des démons qui l'envahissent à son insu, n'a d'autre solution que de chercher à donner à sa vie un sens supportable c'est-à-dire un sentiment de liberté pouvant aller jusqu'au choix suprême du suicide, car, nous dit Camus, « *d'une certaine manière, se suicider, c'est croire* ».

#### **A propos de la révolte : remettre à l'heure quelques pendules arrêtées depuis 50 ans.**

Les philosophies valent ce que valent les philosophes.  
Plus l'homme est grand et plus la philosophie est vraie<sup>46</sup>

Camus, redisons-le ici, considérait le roman de Dostoïevski comme un texte « prophétique ». Cette vertu prémonitoire d'une grande œuvre originelle, autorise le lecteur d'aujourd'hui à replacer l'adaptation qu'en a faite l'auteur de *l'Homme révolté* dans le climat du temps de sa mise en scène théâtrale. Dans le monde occidental contemporain, toutefois, il serait plus délicat d'en faire autant. Sauf erreur, après la chute du mur de Berlin, l'idée de révolution y a plutôt fait long feu. Pour l'instant du moins. Mais le bâton-témoin court toujours - ces temps-ci - le long des rives méditerranéennes du monde oriental.

Dans les années 50 du siècle dernier, la France pouvait d'autant plus se réjouir d'être dans les 30 « glorieuses <sup>47</sup> » qu'elle venait enfin de sortir, exsangue, d'une guerre et d'une occupation barbares. Malheureusement son calvaire n'était pas achevé puisque la décolonisation prit immédiatement le relais tragique, d'abord en Indochine (de 1946 à 1954), puis en Algérie (de 1954 à 1962). Et nous ne rappellerons que pour mémoire les indépendances du Maroc et de la Tunisie, respectivement signées les 7 et 20 mars 1956, qui s'accompagnèrent aussi, de leur lot de souffrances.

La question algérienne fut pendant toutes ces années l'objet d'un débat franco-français extrêmement dur. Camus y prit sa part avec beaucoup de courage car ses positions ne contentaient à peu près personne. Disons-le clairement : il était partisan

de l'indépendance de l'Algérie mais en créant « une patrie commune » dont « la Méditerranée serait le cœur toujours vivant », une patrie métissée, donc, qui assurerait « la fusion (fraternelle) de l'Orient et de l'Occident ».

L'intelligentsia parisienne ne l'entendait pas du tout de cette oreille, notamment celle se réclamant de l'autorité philosophique et morale de Jean-Paul Sartre qui considérait l'indépendance de l'Algérie comme une question arabo-arabe exclusivement, à envisager dans l'exemplarité historique de sa dimension révolutionnaire. Le *Pied noir* (qualificatif désignant les Français d'Algérie) n'était pour Sartre qu'un *colon* à abattre parce que politiquement irrécupérable. Dans les lignes qui précèdent (cf. note 20) on a pu voir à quelles extrémités, une logique révolutionnaire à la Chigalev, a pu conduire un esprit aussi distingué<sup>48</sup>. *La pensée de Midi*, et même la totalité de *L'Homme Révolté* provoquèrent, à l'instigation de Sartre, un article féroce signé de Francis Jeanson dans *les Temps Modernes*<sup>49</sup> où Camus était présenté comme un aimable intellectuel qui n'avait rien compris aux conflits de son temps en raison - situation aggravante - d'une formation philosophique considérée comme superficielle. Camus ignore Francis Jeanson et répondit par une lettre de 18 pages à *Monsieur le Directeur* de la revue (Jean-Paul Sartre). En voici un bref passage : « *l'essentiel de son article (celui de Jeanson) revient (.) à discuter une position que non seulement je n'ai pas prise à mon compte, mais que j'ai encore discutée et combattue dans mon livre. Il la résume ainsi, bien que L'Homme révolté en entier la démente : tout le mal se trouve dans l'histoire et tout le bien hors d'elle. Ici, il me faut protester et vous dire tranquillement que de tels procédés sont indignes. Qu'un critique supposé qualifié, parlant au nom d'une revue importante de ce pays, s'autorise, sans raisons et sans preuves, à présenter comme la thèse d'un livre une proposition contre laquelle une partie du livre est dirigée donne une idée révoltante du mépris dans lequel est tenue aujourd'hui la simple honnêteté intellectuelle* <sup>50</sup> ». Il est vrai que le regard de Camus sur l'histoire a toujours privilégié l'homme, la victime, le témoin, donc majoritairement le concept d'humanisme<sup>51</sup>. Il n'a pas nié l'histoire mais il n'a pas donné non plus dans ce qu'il appelle le « *pur historicisme* ». Et il indique avec précision ce qu'on trouve dans *L'Homme révolté* : « *Il y est écrit, à l'usage de ceux qui veulent lire, que celui qui ne croit qu'à l'histoire marche à la terreur et celui qui ne croit à rien d'elle autorise la terreur. Il y est dit qu'il existe « deux sortes d'inefficacité, celle de l'abstention et celle de la destruction », deux sortes d'impuissance, celle du bien et celle du mal* ». *On y démontre enfin, et surtout, que « nier l'histoire revient à nier le réel » de la même façon, ni plus ni moins, qu'on s'éloigne du réel à vouloir considérer l'histoire comme un tout qui se suffit à lui-même* <sup>52</sup> ».

La réponse de Sartre à Camus fut consternante<sup>53</sup> : « *Et si votre livre - persifla-t-il-témoignait simplement de votre incompetence philosophique ? S'il était fait de connaissances ramassées à la hâte de seconde main ?... Avez-vous si peur de la contestation ? Je n'ose vous conseiller de vous reporter à la lecture de L'Être et le Néant, la lecture vous en paraîtrait inutilement ardue. Vous détestez les difficultés de pensée...* ». Comme on le voit, Sartre, furieux, perd son sang-froid et tombe dans le ruisseau de l'injure. Le « petit Pardaillan » des jardins du Luxembourg brandit son épée de bois.

L'Histoire (avec une majuscule de notoriété cette fois) n'est évidemment pas absente du livre et de la pensée de Camus mais, comme le note Sylvie Servoise<sup>54</sup>, chez Camus, elle promeut plutôt « *la figure du médecin qui sauve les corps plutôt que celle de l'idéologue* ». Observons encore, avec elle, que la suite de l'Histoire, celle qui nous amène précisément à la situation d'aujourd'hui, donne indiscutablement l'avantage à l'humanisme de Camus sur l'historicisme de Sartre et de Jeanson.

Restons au niveau des idées pour éviter à ces dernières lignes une orientation qui aurait indisposé l'homme de tact et de courtoisie qu'était Albert Camus. Des « Possédés », il en existe à chaque époque. L'histoire a eu raison de la colonisation, pas partout sans doute, mais on peut considérer, avec ce qu'il faut d'indulgence, que des progrès ont certainement eu lieu, même s'ils ont charrié avec eux des torrents d'injustices et engendré souvent plus de tragédies que de matins ensoleillés. De nouvelles formes de « possession » se manifestent aujourd'hui qui engendrent de nouveaux systèmes de destruction où le « possédé » se donne la mort pour tuer à coup sûr. Vieille technique imitée du Kamikazé<sup>55</sup> japonais qui se jetait avec son avion sur le navire US pour avoir une probabilité maximum de destruction.

Mais finissons-en avec ces images obsessionnelles de mort. Revenons dans le monde de Camus, et, pourquoi pas, dans celui de Sartre aussi. Pour cela, remplaçons les gros livres par « Les Mots ». Tout au bout de ce journal intime, peu de temps après la mort de Camus, Sartre écrit ces lignes pleines de modestie et donc de grandeur : « *Longtemps j'ai pris ma plume pour une épée : à présent je connais notre impuissance. N'importe : je fais, je ferai des livres ; il en faut ; cela sert tout de même. La culture ne sauve rien ni personne, elle ne justifie pas. Mais c'est un produit de l'homme ; il s'y projette, s'y reconnaît ; seul, ce miroir critique lui offre son image. Du reste, ce vieux bâtiment ruineux, mon imposture, c'est aussi mon caractère : on se défait d'une névrose, on ne se guérit pas de soi. Usés, effacés, humiliés, rencoignés, passés sous silence, tous les traits de l'enfant sont passés chez le quinquagénaire. La plupart du temps ils s'aplatissent dans l'ombre, ils guettent : au premier instant d'inattention ils relèvent la tête et pénètrent dans le plein jour sous un déguisement : je prétends sincèrement n'écrire que pour mon temps mais je m'agace de ma notoriété présente : ce n'est pas la gloire puisque je vis et cela suffit pourtant à démentir mes vieux rêves* ». Et il termine par quelques boutades dont celle-ci : « *Pardaillan m'habite encore* » et par cette magnifique conclusion : « *Si je range l'impossible Salut au magasin des accessoires, que reste-t-il ? Tout un homme, fait de tous les hommes et qui les vaut tous et que vaut n'importe qui* ». Gageons que là où ils sont, s'ils se retrouvent, le jeune bourgeois des jardins du Luxembourg et le petit « voyou d'Alger » n'hésiteront pas, espérons-le, à se serrer la main. S'ils y parviennent, alors définitivement, le plus « possédé <sup>56</sup> » des deux sera indiscutablement Jean-Paul Sartre mais je suppose qu'il aura enfin l'élégance de ne pas le regretter.

## Bibliographie

### I. L'œuvre complète de Camus dans la Pléiade

(Liste limitée aux seules publications récentes - à l'exception des travaux de Roger Quilliot qui remontent à 1962)

*NB : Roger Quilliot et Jacqueline Lévi-Valensi nous ont quittés. Je les ai un peu connus et je tiens à rendre hommage à leur souvenir et au travail colossal qu'ils ont coordonné. Je salue aussi les équipes qui, sous la direction de Raymond Gay-Crozier leur ont succédé pour nous offrir ces magnifiques travaux rassemblés minutieusement dans les ouvrages de la Pléiade mentionnés ci-dessous. Je me souviens de la belle soutenance de thèse de doctorat d'état de mon collègue et ami André Abbou, membre de cette grande équipe. J'eus le grand honneur et le privilège de faire partie de son jury aux côtés de Roger Quilliot, Jacqueline Lévi-Valensi et Henri Mitterand. La thèse portait évidemment sur Albert Camus et fut un grand moment d'échange sur l'œuvre d'un personnage particulièrement cher à nos cœurs.*

1962 : *Théâtre récits et nouvelles d'Albert Camus* : Textes établis et annotés par Roger Quilliot, avec une Préface de Jean Grenier. (2079 p.)

2006 : *Albert Camus, œuvres complètes, Tome 1, 1931 -1944*, sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi (1477 p.).

2006 : *Albert Camus, œuvres complètes, Tome 2, 1944-1948*, sous la direction de Jacqueline Lévi-Valensi, (1407 p.).

2008 : *Albert Camus, œuvres complètes, Tome 3, 1949 -1956*, sous la direction de Raymond Gay-Crozier, (1481 p.).

2008 : *Albert Camus, œuvres complètes, Tome 4, 1957-1959*, sous la direction de Raymond Gay-Crozier, (1600 p.).

## II. Divers

1964 : Jean-Paul Sartre : *Les Mots*, Folio, Gallimard (213 p.).

2007 : *Dictionnaire de Philosophie*, coordonné par Jean-Pierre Zarader, éditions ellipses, Paris. (Excellents articles sur Camus et sur Sartre).

2008 : Jean-François Mattei et ali : *Albert Camus et le Pensée de Midi*, Ovadia edit. Coll. Chemins de la pensée, (221 p.).

2010 : *L'envers et l'endroit*, folio essais, Gallimard, reprise de la republication (1958) que Camus avait faite des ses premiers écrits (1935-1936) et dédiée à son Maître Jean Grenier. (119 p.). L'ouvrage est enrichi d'une Préface de Camus datée de 1958.

2010 : Raphaël Enthoven (dir.) *L'Absurde*, Arthème Fayard, coll. *Les nouveaux chemins de la connaissance*, 163 p. Le chap 1 (9-43) est consacré à Camus, les autres à Beckett, Vian, Ionesco et Kafka.

2011 : Eve Morisi : *Albert Camus contre la peine de mort*, Préface de Robert Badinter, Gallimard nrf, (351 p.).

2011 : Macha Séry : *Albert Camus à 20 ans*, éditions Au diable vauvert, (162 p.).

2011 : Sylvie Servoise : *Le roman face à l'histoire*, Presses Universitaires de Rennes.

## Addendum

Les personnages des « Possédés » cités dans cet article. (Et seulement ceux-là) :

**Chigalev** : Révolutionnaire nihiliste, concepteur d'un système d'organisation totalitaire de la société future. Membre de la cellule révolutionnaire.

**Lipoutine** : Membre de la cellule révolutionnaire

**Le séminariste** : idem

**Alexis Kirilov** : idem, ingénieur, désireux d'affirmer sa liberté en se suicidant, ce qu'il fera.

**Virguinsky** : idem

**Liamchine** : idem ; C'est lui, en fin de compte, qui trahira le groupe révolutionnaire.

**Ivan Chatov** : idem. Cocufié par sa femme Maria, qui attend un enfant de Nicolas Stavroguine ; sera finalement assassiné par Pierre Stepanovitch Verkhovensky qui le soupçonnait de trahison.

**Marie Chatov** : épouse adultérine du précédent ; enceinte de Nicolas Stavroguine.

**Dacha Chatov** : sœur d'Ivan, amoureuse de Nicolas Stavroguine.

**Pierre Stepanovich Verkhovensky** : Chef de la cellule, « sorte de Staline avant l'heure », fils du suivant.

**Stepan Trophimovitch Verkhovensky** : 53 ans - Père du précédent, vit « en parasite » aux crochets de Varvara Petrovna Stavroguine. Egoïste, il ne s'est jamais occupé de son fils. Aimable intello de salon qui trouvera son chemin de Damas à la fin.

**Varvara Petrovna Stavroguine** : veuve fortunée, mère de Nicolas Stavroguine, amie et plus ou moins amoureuse (mais chastement) de Stepan. Veut marier son fils à Lisa Drozdov, et, comme elle soupçonne un lien amoureux entre Dacha et Nicolas, obtient de cette dernière et de Stepan qu'ils se marient. Ces derniers acceptent par reconnaissance et respect, mais sans enthousiasme. Le mariage évidemment, sera empêché par la suite des événements.

**Nicolas Stavroguine** : fils de Varvara. Passé trouble de séducteur. Personnalité forte. Torturé par un secret qui le hante et qui le conduira au suicide. Il a souillé Matriocha, une petite fille de 12 ans.

**Lisa Drozdov** : jeune et belle jeune fille appartenant à la « bonne société », très amoureuse de Nicolas, mais désespérément.

**Maria Lebiadkine** : jeune femme handicapée que Nicolas a épousée par compassion ou par remords ; Adore Nicolas qui la traite avec beaucoup d'égards. (Mariage non consommé).

**Le Capitaine Lebiadkine** : frère de Maria, buveur escroc et hâbleur. Traite durement sa sœur qu'il dépouille de toutes les sommes versées par Nicolas Stavroguine.

**Evêque Tikhone** : Homme d'une grande sagesse que Dacha a conseillé à Nicolas de consulter pour lui exposer ses problèmes.

**Fedka** : un bandit à la solde de Pierre Stepanovitch Verkhovensky, provoquera la mort des Lebiadkine, qui sera la cause d'un enchaînement de faits tragiques : l'assassinat de Lisa et le suicide de Nicolas.

## Apostille

### Quelques remarques sur un article récent de Bernard Henri Lévy

*Portrait de Caroline, Hélène (la maman de Camus) et polémique de Stockholm du 10 décembre 1957*

Je ne regrette pas d'avoir adouci le ton à la fin de mon texte précédent. Tenter de produire des signes d'apaisement va dans la bonne direction en « Douce France » où la polémique est parfois poussée jusqu'à la caricature. Le conflit Sartre - Camus des années 50 du siècle dernier en est une bonne illustration. Aucun enjeu matériel. La visée ? Etre ou ne pas être le meilleur Témoin, Acteur ou Juge d'un entrelacs de péripéties historiques auxquelles chacun, en Algérie comme en France, était mêlé, et dont personne - jusqu'au plus haut niveau politique - ne parvint à comprendre et à canaliser humainement le cours impétueux. Suivismes, crainte, calcul, les plus proches admirateurs et amis de Camus eux-mêmes, choisirent de se démarquer discrètement d'un compagnonnage embarrassant en cette période où la spiritualité de l'intelligentsia française était plus rouge que rose. Dans les milieux qui nourrissent l'opinion, le système philosophique « historique »<sup>57</sup> - nous l'avons vu dans mon article précédent - apparaissait conceptuellement comme la seule solution légitime. On le humait en France dans l'air du temps. L'indépendance de l'Algérie « devait évidemment se faire » « quoi qu'il pût en coûter » entendait-on un peu partout. Elle se fit donc soudain, après sept longues années de guerre, comme on arrache un sparadrap : d'un coup sec. Douleur éphémère et, tout de suite après, apaisement général, congratulations, sentiments de joie humaniste. La France éternelle avait agi comme il le fallait. Oui, mais tout cela, quelque part, sonnait un peu faux, et personne (à part, bien sûr, les convaincus de l'historisme) ne se sentait manifestement fier du résultat<sup>58</sup>.

L'injustice était toujours là, en effet. Elle avait simplement changé de cible. Camus eut le grand tort d'avoir eu raison avec quelques décennies d'avance. Ceux qui lui avaient tourné le dos quand il parlait d'une indépendance respectant l'ensemble des composantes humaines de l'Algérie, furent les mêmes qui se mirent à pleurer d'émotion lorsque Mandela, véritable visionnaire humaniste<sup>59</sup>, offrit à l'Afrique du Sud (pays de l'apartheid le plus ignoble) le type d'indépendance multiethnique et multiconfessionnelle que Camus espérait pour l'ensemble des enfants de l'Algérie. Il a donc fallu trente ans et un grand Homme noir libéré après 27 années d'emprisonnement, pour donner la preuve à tous les Chigalev et les Verkhovensky de Paris, d'Alger ou d'ailleurs, que la négociation et la réconciliation étaient des valeurs nullement démodées.

### Qu'en est-il aujourd'hui ?

En lisant, ces jours-ci, un très gros ouvrage récent<sup>60</sup> de Bernard Henri Lévy<sup>61</sup>, J'ai découvert la reprise d'un article qu'il avait publié dans *le Monde hors série*, du 5 janvier 2010 (exacte date anniversaire de la mort de Camus) sous un titre confortant ma volonté d'apaisement : « Où l'on tente de réconcilier, enfin, Camus et Sartre »<sup>62</sup>. Ce texte fort chaleureux et solidement référencé, écrit avec beaucoup de verve, de culture et de talent, m'a toutefois alarmé par un certain nombre d'inexactitudes parfois surprenantes, comme cette phrase de la page 637 où BHL nous annonce que « le père du petit Albert » serait mort « le 11 octobre 1914, sur un champ de bataille de Bretagne ». Nouvelle version bien étrange de la première guerre mondiale. L'offensive allemande fut stoppée entre le 6 et le 13 septembre 1914 sur la Marne, et Lucien, Auguste Camus fut un des premiers « morts au champ d'honneur » de ce très barbare conflit européen, puisqu'il fut blessé

d'un éclat d'obus à la tête au cours des tout premiers affrontements, dans le secteur de Chambry (Picardie, département de l'Aisne, près de Laon). Il traîna sans doute avec sa blessure pendant quelques semaines dans des centres de soins de fortune, puis il fut évacué sur l'hôpital de Saint Brieuc où il expira vraisemblablement le 11 octobre (quoique certains avancent aussi la date du 17 octobre 1914), à l'âge de 29 ans. Ces faits ne sont pas d'une importance capitale pour la suite de l'article de BHL, mais il est préférable de ne pas s'égarer dans l'invraisemblable. Rappelons simplement que Camus perdit son père à l'âge de 1 an et que sa mère, femme silencieuse mais admirable d'amour, de courage et de dévouement, fit alors des ménages pour nourrir ses deux garçons.

Un autre aspect du texte de BHL m'a également choqué pour trois raisons majeures : d'abord pour une certaine forme de désinvolture inacceptable à son niveau ; ensuite pour une vision erronée de la mère de Camus ; enfin, pour ce que je considère (peut-être à tort) comme une erreur profonde d'analyse à propos de *la polémique de Stockholm*. Pour résumer les choses, disons qu'au cours d'une conférence de presse du 9 décembre 1957<sup>63</sup>, Camus dialoguant avec un jeune militant algérien du FLN, prononça les fameuses paroles : « *J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice* ». Ces mots suscitèrent en France, dans les milieux de Sartre et de Merleau Ponty, mais aussi dans quelques journaux, de sévères interprétations idéologiques. Dans son article, BHL reprend d'abord ces dernières à son compte. Pour lui, Camus « *fait bel et bien le deuil de cette justice en soi, donc de cette transcendance des valeurs, et, pour le dire d'un mot, de cet universalisme qu'il a passé sa vie à essayer de fonder. (..) Là, avec la guerre d'Algérie, rien ne va plus* » affirme-t-il, et le verdict tombe avec un humour totalement inadéquat à son objet : « *C'est le premier platane que se prend Albert Camus. Et c'est, quoi qu'on dise, sa première vraie grosse erreur politique* <sup>64</sup> ». Si l'on en croit un article du *Monde* du 14 décembre 1957 signé de Dominique Birmann<sup>65</sup>, les déclarations de Camus, à Stockholm, « *furent ponctuées d'une ovation* ». Nous verrons ainsi *in fine*, que la polémique fut vidée de son sens, d'abord par l'Association des Algériens en Suède puis, plus tard, par le jeune Algérien lui-même.

### Le platane de papier de BHL

Je n'aime pas du tout l'image du platane « *que se prend (sic) Albert Camus* ». Mais il faut lire tout le texte de BHL pour atténuer la trivialité de cette formulation. A la fin de son article, en effet, il parle du platane mortel que heurtera « *pour de bon* », la Facel Véga de Michel Gallimard, et il l'opposera au « *platane de papier* » que fut, pour lui, l'incident de Stockholm. C'est déjà mieux, mais disons toutefois qu'en poussant un peu l'analyse, on pourrait dire que l'opposition des deux platanes symbolise une double mort, dont la première n'aurait été que de nature politico-philosophique. Position difficile à tenir car la suite de l'article de BHL donne l'avantage à Camus sur Sartre, donc annule tout à fait la réalité de cette première mort supposée, pourtant présentée - on vient de le voir - de façon péremptoire. On trouve parfois, chez BHL, ce type d'argumentation Janus qui l'entraîne à dire une chose et son contraire, mais toujours fort joliment il est vrai, même si la cohérence ne suit pas toujours. C'est ce qu'on appelle sans doute une audace de style, une invitation à la vigilance. Comme dit la chanson de Dutronc « *il est sympa et attirant, mais, mais, mais, méfiez-vous* » car « *le papier ne refuse jamais l'encre* ».



## La Maman de Camus

Par ailleurs, sur la mère de Camus, je pense aussi que le portrait brossé par BHL est à la fois objectivement juste, mais probablement erroné quant à l'interprétation qu'il en donne. Voici, en effet, comment il parle d'elle<sup>66</sup> : « (...) *on a affaire à un type spécial, exemplaire unique, bête sans espèce : la mère de grand écrivain, qui non seulement n'écrit pas, n'entend pas - la mère taiseuse et silencieuse, la mère dont le vocabulaire est réduit à quatre cents mots, la mère dont le propre fils n'a jamais très bien su si c'était une typhoïde de jeunesse qui lui causait cet embarras de parole, ou un typhus, ou une commotion cérébrale à la suite de la mort de son mari ( ..)* »<sup>67</sup>.

Là encore cette façon de dire est choquante et même carrément irrespectueuse. Qu'importe que Caroline, Hélène Sintès, née dans le département d'Alger, à Birkhadem, en novembre 1882, d'une famille espagnole originaire de Minorque, ait parlé un français pauvre, et présenté tous les problèmes de surdité partielle et consécutivement de réserve, de silence, voire même de froideur apparente qu'on se plaît à rappeler dans les nombreux portraits partiels que l'on trouve d'elle un peu partout. BHL est dans le vrai et le faux à la fois lorsqu'il parle de cette mère « *aimée d'un amour absolu, alors que, quelle qu'en soit la raison, on ne peut ni lui parler, ni entendre ce qu'elle a à dire, ni donc communiquer avec elle* ». Mauvaise analyse. L'amour absolu dont parle BHL était non pas altéré mais nourri de ce silence tranquille et de cette intériorité d'une mère que Camus aimait d'autant plus qu'il savait, sous sa fragilité et sa timidité, ce qu'elle conservait de force et de tendresse pour ses deux garçons. La communication entre la mère et ses enfants s'exprimait moins en actes de parole qu'en actes tout court, par le sacrifice de toute une vie<sup>68</sup>, les ménages qu'elle allait faire pour gagner trois fois rien, la fatigue qu'elle acceptait pour eux, la misère qu'elle partageait avec eux et dont ils étaient bien conscients. Le silence était d'or dans ce petit appartement où l'on couchait à trois dans la même pièce, où l'on comptait sou par sou pour vivre<sup>69</sup>, où le cadet, Albert, ne put aller au lycée que grâce à une bourse obtenue miraculeusement. Je suis d'accord avec BHL pour citer le brouillon de la lettre à Jean El-Mouhoub Amrouche<sup>70</sup> où Camus écrit cette phrase qui ratifie pleinement sa réponse de Stockholm au jeune étudiant algérien : « *Aucune cause, même si elle était restée innocente et juste, ne me désolidariserait jamais de ma mère, qui est la plus grande cause que je connaisse au monde* »<sup>71</sup>. Mais BHL omet de replacer cette phrase dans son contexte global qui est, au travers de la mère envisagée comme symbole, la défense des Français d'Algérie dont Camus ne se désolidariserait jamais et dont il comprend, de plus en plus, qu'ils ne pèsent pas lourd dans la balance politique, comme le prouve cet ajout dans la marge de son brouillon : « *je dois te dire que tirer, ou justifier qu'on tire, sur les Français d'Algérie en général, et pris comme tels, c'est tirer sur les miens, qui ont toujours été pauvres et sans haine et qui ne peuvent être confondus dans une injuste révolte* ». Eh oui, les fameux colons ploutocrates, dans leur immense majorité, appartenait à ce petit monde, humble et fier à la fois, qui ne mettait nullement l'Algérie au pillage et à qui Camus voulait conserver le droit de vivre libre dans une Algérie indépendante mais fraternelle. Et il le dit en toutes lettres à Amrouche : « *Tu retrouveras, je le sais, dans ce langage sincère un écho des fraternités du passé. Puissent-elles t'inspirer à travailler dans le sens de l'apaisement et de la réunion, plutôt que dans le sens de la séparation fratricide, voilà le souhait que forme, du fond du coeur, ton frère de naissance et de ciel* ». Ce n'est pas là une formule élégante mais vide, c'est l'expression d'une vérité profonde mais incomprise jusqu'à aujourd'hui sans doute.

## Pour en finir une bonne fois avec la polémique de Stockholm

Terminons-en enfin avec la polémique de Stockholm, car il faut bien mettre un point final à cet incident mineur politiquement, mais riche d'enseignements pour l'histoire. L'incident fut déclenché, nous l'avons vu, par une question de l'étudiant algérien, Saïd Kessal, qui (je cite ici le journal *Le Monde* du 14 décembre 1957)<sup>72</sup> « demanda à Camus pourquoi il intervenait si volontiers en faveur des Européens de l'Est mais ne signait jamais de pétition en faveur des Algériens. » Camus tenta de répondre mais le jeune homme l'en empêcha, lançant slogans et accusations et même l'insultant grossièrement. Sans perdre jamais son sang froid, Camus, parvint enfin à lui dire : « *Je n'ai jamais parlé à un Arabe ou à l'un de vos militants comme vous venez de me parler publiquement Vous êtes pour la démocratie en Algérie, soyez donc démocrate tout de suite et laissez-moi parler Laissez-moi finir mes phrases car souvent les phrases ne prennent tout leur sens qu'avec leur fin* ».

La suite de son propos mérite d'être relue : « *Je me suis tu depuis un an et huit mois, ce qui ne signifie pas que j'aie cessé d'agir. J'ai été et suis toujours partisan d'une Algérie juste, où les deux populations doivent vivre en paix et dans l'égalité. J'ai dit et répété qu'il fallait faire justice au peuple algérien et lui accorder un régime pleinement démocratique, jusqu'à ce que la haine de part et d'autre soit devenue telle qu'il n'appartenait plus à un intellectuel d'intervenir, ses déclarations risquant d'aggraver la terreur. Il m'a semblé que mieux vaut attendre jusqu'au moment propice d'unir au lieu de diviser. Je puis vous assurer cependant que vous avez des camarades en vie aujourd'hui grâce à des actions que vous ne connaissez pas. C'est avec une certaine répugnance que je donne ainsi mes raisons en public. J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément dans les rues d'Alger par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice* ». (Ovation de la salle).

### Ultima verba

On trouve dans Pléiade IV, p.290, une lettre (adressée à Camus) de l'association des Algériens de Suède datée de Stockholm, le 17 décembre 1957, donc exactement une semaine après l'incident. Elle mérite lecture :

*Cher Monsieur,*

*Nous avons l'honneur de vous adresser cette lettre pour dissiper un malentendu que nous jugeons très regrettable. Il s'agit de l'incident qui a eu lieu la semaine dernière, lors de votre conférence au foyer des étudiants suédois à Stockholm.*

*Nous avons été très peinés d'apprendre par la presse qu'un Algérien a été la cause de cet épisode. C'est ainsi que nous aimerions éclaircir certains points qui entourent cette malheureuse affaire.*

- *L'Algérien en question n'engageait que sa propre personne.*
- *Nous pouvons certifier qu'il n'est membre ni de L'Association des Algériens en Suède, ni d'aucun organisme nationaliste algérien quel qu'il soit et par conséquent nullement représentant comme l'a mentionné le quotidien français Le Monde.*

*Veillez agréer, Cher Monsieur, l'expression de nos sentiments très respectueux.*

J'aime bien la dignité de cette lettre qui me semble toutefois bien sévère à l'égard de Saïd Kessal dont il est de nouveau question dans un livre de José Lenzini commenté ainsi dans la chronique livres de Bernard Pivot (JDD du 21 novembre 2009) :

« Saïd Kessal ; l'Algérien de Stockholm retrouvé par José Lenzini<sup>73</sup>, s'était senti humilié par la façon dont Camus lui avait répondu. Il ne connaissait pas alors son oeuvre. Il a d'abord lu *Misère de la Kabylie*. « Ce fut un choc pour le Kabyle que je suis ». De la lecture de tous les livres de Camus il est sorti « bouleversé ». Il décida de le rencontrer. « Je suis allé voir Jules Roy, qui m'a dit qu'il venait de se tuer en voiture. Alors je suis descendu à Lourmarin et j'ai déposé des fleurs sur sa tombe ».

Ces derniers mots me paraissent conformes à ce que fut et reste dans nos mémoires la sensibilité d'Albert Camus.

## Notes et références

<sup>1</sup> Interview donnée à France-Soir en 1958, Pléiade, Gallimard 1962 (*Théâtre, récits, nouvelles d'Albert Camus*), Textes établis et annotés par Roger Quilliot, p.1710)

<sup>2</sup> Le mot *démon* est en fait le terme original russe du roman qui a été traduit en français par *possédé*. Ce dernier mot est emprunté à l'Évangile selon Saint Luc où Jésus ayant libéré un « possédé » autorise les démons expulsés à se réfugier dans un troupeau de porceaux qui se précipitent alors du haut d'une falaise.

<sup>3</sup> Il s'agit là du calque d'une phrase de Camus sur Faulkner, cf, infra, note 8

<sup>4</sup> Question extraite d'un débat avec le public après une représentation des « Possédés » au Théâtre Antoine, en mars 1959, Pléiade n°4, 2008, p.543

<sup>5</sup> On sait que c'est là le titre même du fameux livre de Claude Hagège, Fayard, Paris, 1985

<sup>6</sup> Nous faisons ici allusion à l'opposition de B. Bernstein entre *code restreint*, vernaculaire de nature affective à forte prévisibilité lexicale et structurale utilisé de façon rituelle dans une communauté donnée, et *code élaboré, véhiculaire* non prévisible, particulariste et à signification universaliste. Camus, jouant au football à Alger et Camus écrivant *L'Étranger* ou adaptant une œuvre de Dostoïevski, n'utilise(nt) pas le même code de communication. Mais ce binarisme langagier résultant d'un binarisme social ne doit pas être occulté dans l'analyse. Une chose est de s'appeler Sartre et d'être né dans une famille bourgeoise, quelque part en Alsace et d'avoir passé une enfance parisienne à proximité des jardins du Luxembourg, une autre de s'appeler Camus et d'être né dans une famille très pauvre, à Mondovi, quelque part dans l'est algérien et d'avoir connu la misère dans le quartier populaire de Belcourt à Alger. Ce qui pèse sur le geste, la langue et même la plume (quelle que soit la maîtrise dont on use pour donner le change) c'est l'enfance dont on ne guérit jamais comme le dit poétiquement une chanson de Jean Ferrat : « nul ne guérit de son enfance ». Camus n'a jamais renié la sienne.

<sup>7</sup> Ce terme un peu savant renvoie ici à l'acte individuel d'utilisation de la langue en situation d'interaction, donc à la « présence » des variables personnelles du locuteur dans son discours.

<sup>8</sup> Alors qu'on lui demandait quelle part de son œuvre les critiques français ont négligée, Camus répondait ceci qui me paraît corroborer pleinement mon propos, à savoir que ce qui a été trop fréquemment oublié en parlant de lui, c'est « *la part obscure, ce qu'il y a d'aveugle et d'instinctif* (en lui) ». Et il ajoutait : « *La critique française s'intéresse d'abord aux idées. Mais, toutes proportions gardées, pourrait-on étudier Faulkner sans faire la part du Sud dans son œuvre ?* ». Dernière interview, décembre 1959, in Pléiade IV, p.661.

<sup>9</sup> Cet adjectif « irrécusable » est emprunté à un très bel article, « Ce défaut français » écrit, il y a bientôt 50 ans, en novembre 1962, par Jean Lacouture, dans le n°311 de la revue *Esprit* (p.781).

<sup>10</sup> Vérifiable, à mon avis - mais j'admets pouvoir me tromper - chez d'autres intellectuels du même terroir comme Emmanuel Roblès, Jean Daniel ou Benjamin Stora.

<sup>11</sup> Nous verrons par la suite, notamment dans les rapports de Camus avec Sartre, que cette prudence verbale n'était pas gratuite.

<sup>12</sup> La pensée unique dont Ignacio Ramonet (*Le Monde diplomatique de janvier 1995*) parlait en ces termes : « *Dans les démocraties actuelles, de plus en plus de citoyens libres se sentent englués, poissés par une sorte de visqueuse doctrine qui, insensiblement, enveloppe tout raisonnement rebelle, l'inhibe, le trouble, le paralyse et finit par l'étouffer. Cette doctrine, c'est la pensée unique, la seule autorisée par une invisible et omniprésente police de l'opinion* ».

<sup>13</sup> « *Je réclame pour l'écrivain le droit d'évoluer. C'est un droit qui ne lui est pas souvent concédé, croyez-moi* », Extrait du débat déjà cité, cf. supra, note 1.

<sup>14</sup> Le rôle de Chigalev fut interprété en 1959, par l'acteur Jean Martin (1922-2009)

<sup>15</sup> Camus, œuvres complètes, Pléiade IV, 2008, p.472

<sup>16</sup> Exemple de discours militant de l'époque à propos de Staline : « *L'amour du peuple ? Tous les exposés de Staline en sont imprégnés. L'amour des hommes ? Nul dirigeant politique n'a jamais prodigué autant de conseils sur la manière humaine de faire progresser chaque individu. Lui-même montre l'exemple jusque dans ce souci constant de parler clairement, simplement, pour se mettre, lui, le géant, à la portée du plus modeste de ses concitoyens.* » Ou bien encore : « *Car ce chef [Staline] est la modestie même. Il ne pense qu'à se déclarer*

*l'élève de Lénine alors qu'il a lui même enrichi considérablement l'histoire de l'humanité en apportant les solutions justes au problème des nationalités, en dirigeant l'industrialisation du plus grand État du monde et la collectivisation des campagnes les plus arriérées, en apportant une contribution décisive à l'élaboration de la constitution la plus démocratique du monde, en prenant la direction du comité d'État pour la défense qui est venu à bout de la plus gigantesque machine de guerre que le monde ait jamais connue, enfin, en menant, avec une maîtrise exceptionnelle, cette politique de paix grâce à laquelle les partisans d'une troisième Guerre mondiale ont été mis en échec. Sans parler de son apport théorique et pratique considérable à la doctrine du socialisme scientifique de Marx-Engels-Lénine et qui justifie amplement que son nom soit associé aux trois précédents. »*, Fernand Grenier, *Au pays de Staline*, 1950, Editions sociales, p. 86 et 92. *On croit rêver. Mais il est vrai qu'à la date de cet ouvrage, Staline avait encore 3 ans à vivre.*

<sup>17</sup> « *J'ai d'abord admiré Dostoïevski à cause de ce qu'il me révélait de la nature humaine. Mais très vite, à mesure que je vivais plus cruellement le drame de mon époque, j'ai aimé dans Dostoïevski celui qui a vécu et exprimé notre destin historique* » (Pleiade, 1962, Roger Quilliot, p.1874)

<sup>18</sup> Pleiade IV, p.472 -473.

<sup>19</sup> Mais, ajoute-t-il il n'y en a pas d'autre

<sup>20</sup> Ce système est calqué sur celui de Bakouine présenté par Camus dans *L'Homme révolté*, Pleiade III, 2008, p.197 : « *celui-ci (Bakouine) voulait une liberté totale. Mais il la cherchait à travers une totale destruction* ». C'est là l'origine nihiliste de l'Empire que réalisera Staline.

<sup>21</sup> Staline, par exemple.

<sup>22</sup> Pleiade III, Gallimard, 2008, p.64

<sup>23</sup> On trouve des commentaires impitoyables de Sartre et de Beauvoir à propos de la suppression (assassinat) des oppositionnels. Beauvoir s'indigne « *des sophismes des adversaires de l'URSS* » dans un article des *Temps modernes*, en 1946, et justifie tous les crimes par la grandeur des fins poursuivies : « *On ne peut juger un moyen sans la fin qui lui donne son sens(...)* Supprimer cent oppositionnels, c'est sûrement un scandale, mais il se peut qu'il ait un sens, une raison. Peut-être représente-t-elle seulement cette part nécessaire d'échec que comporte toute construction positive ». Quant à Sartre, en 1961, (Camus était déjà mort) dans la préface des *Damnés de la terre* de Frantz Fanon, il appelle au meurtre des Colons en Algérie en raison de leur responsabilité collective : « *l'arme du combattant*, explique-t-il, c'est son humanité. Car, au premier temps de la révolte, il faut tuer : abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups pour supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre ». Comme on le voit, à une certaine époque, la France anti-colonialiste de Merleau-Ponty (*Humanisme et terreur*), de Beauvoir et de Jean-Paul Sartre, était « *aveuglée par une idéologie qui réclamait l'anéantissement de ses adversaires* ». Pour Sartre, Camus fut un temps considéré avec mépris comme « *un faux intellectuel* », « *un petit truand d'Alger* ».

NB : Sur tous les faits ci-dessus - et sur bien d'autres - je renvoie aux remarquables ouvrages de Jean-François Mattéi consacrés à l'œuvre d'Albert Camus.

<sup>24</sup> 2<sup>ème</sup> partie, douzième tableau, p.473

<sup>25</sup> Arthur Koestler, par exemple, s'est fondé sur les procès de Moscou en publiant en 1941, dans *le Zéro et l'Infini*, l'histoire d'un personnage fictif, Roubachof (représentant probablement Nicolaï Boukharine, ami de Staline, exécuté le 15 mars 1938) apparatchik du système soviétique, arrêté et condamné au terme d'un procès ignoble. Son roman, malgré un indéniable succès d'édition, ne fut guère soutenu par l'intelligentsia française encore résolument sceptique sur toute dénonciation du stalinisme. Quant à Victor Kravchenko, la publication en 1949 - toujours contre le système de terreur stalinien - de son autobiographie *J'ai choisi la liberté*, lui valut d'être purement et simplement accusé de mensonge par les *Lettres françaises* (les compagnons de route français du communisme considérant que cet ouvrage était le tissu de mensonges d'un traître) et traduit en justice pour diffamation. Il gagna évidemment son procès.

<sup>26</sup> Le rôle de Pierre Verkhovensky fut interprété en 1959 par Michel Bouquet.

<sup>27</sup> Pleiade IV, 2008, p.467.

<sup>28</sup> Définition exacte du crétinisme politique poussé jusqu'à la démence.

<sup>29</sup> Le rôle de Stepan Verkhovensky fut interprété en 1959 par Pierre Blanchar.

<sup>30</sup> Le rôle de Varvara Stavroguine fut interprété en 1959 par Tania Balachova.

<sup>31</sup> Op.cit.p.441

<sup>32</sup> Ibid.

<sup>33</sup> Le « Nirvana » ou « Eveil » est l'état de plénitude par lequel s'achève le cycle des réincarnations ou, plus précisément encore, la sérénité suprême à laquelle on parvient après avoir renoncé au désir humain.

<sup>34</sup> Le Tartare était, avec l'Erèbe, l'immense royaume de Pluton (l'enfer) où étaient précipités les Sisyphe et les Tantalos

<sup>35</sup> Op.cit, p.441

<sup>36</sup> L'assassinat de Chatov par Verkhovansky rappelle, dans la réalité, celui de l'étudiant Ivanov, le 21 octobre 1869, par Serge Netchaïev, auteur, avec Bakouine, du *Catéchisme révolutionnaire*. Révolutionnaire violent et cynique évoqué par Camus dans *L'Homme révolté*, (op.cit, p.201), Netchaïev élimina Ivanov pour cause d'insoumission.

<sup>37</sup> Le terme est employé par Camus lui-même au cours d'un débat avec le public (op.cit, p.542) après une représentation des « Possédés » au théâtre Antoine, en mars 1959. On découvrira dans le portrait qui suit de Stavroguine les raisons de ce mariage avec Maria Timopheievna Lebdiakine, jeune femme boîteuse et un peu demeurée, très amoureuse de Stavroguine, mais épousée pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'amour ou même le désir.

<sup>38</sup> Op.cit, p.510 ;

<sup>39</sup> Le rôle de Stavroguine fut interprété en 1959 par Pierre Vaneck

<sup>40</sup> Pleiade IV, 2008, p.499

<sup>41</sup> Les personnages de Dostoïevski repris dans la pièce de Camus ont toujours des facettes multiples

<sup>42</sup> Comme dit le proverbe, *la fumée est la vieillesse du feu*.

<sup>43</sup> Selon la fameuse formule de Roland Barthes dans sa leçon au Collège de France : « *le fascisme ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire* ».

<sup>44</sup> Tikhone est un saint homme que Dacha Chatov conseille à Nicolas d'aller consulter pour lui exposer ses problèmes

<sup>45</sup> Voir l'analyse « des Possédés » par Roger Quilliot, Pleiade, 1962, p.1873 qui présente un extrait d'une lettre de Dostoïevski à la princesse Obolevski à propos d'une adaptation qu'elle entendait faire de *Crime et Châtiments*. Le problème que pose cette adaptation est comparable à celui que pose la pièce des « Possédés »

<sup>46</sup> Citations prises dans *Carnets 1935 - 1948*, Pleiade II, p.816

<sup>47</sup> Période de croissance continue allant de 1945 à 1974

<sup>48</sup> On découvre ainsi dans certains écrits de Sartre et de Beauvoir l'inspiration de Lénine dans sa « Lettre aux ouvriers américains » (Pravda n°178 du 22 août 1918) où il affirmait que : « la révolution ne peut réussir sans écraser la résistance des exploités ». L'élimination du « colon » - terme exclusif disqualifiant irréfutablement la présence du Pied noir sur les deux rives de la Méditerranée, apparaissait donc comme une solution politique qu'on pouvait certes regretter à certains égards (on peut être révolutionnaire et rempli de compassion pour les malheurs d'autrui) mais qui avait tout de même un sens politique parfaitement défendable dans bien des milieux. Nous ne développerons pas ce point par respect pour certains symboles dont l'Histoire prendra sans doute le temps de comptabiliser les mérites réels sans s'égarer dans l'effusion affective. Les faits sont encore trop frais.

<sup>49</sup> *Les Temps modernes* n°79, 1952. NB : revue politique, littéraire et philosophique, fondée en octobre 1945 par Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, publiée chez Gallimard d'octobre 1945 à décembre 1948, chez Julliard de janvier 1949 à septembre 1965, aux Presses d'aujourd'hui d'octobre 1965 à mars 1985, chez Gallimard à partir d'avril 1985. A noter que Camus et Malraux avaient refusé tous deux de faire partie du Comité directeur de cette revue.

<sup>50</sup> Pleiade III, P.417

<sup>51</sup> Mais aussi l'amour auquel la révolte de Camus, selon la formule d'Arnaud Corbic, « est *originairement et ultimement lié* » (Dictionnaire de philosophie, Ellipses Editions, Paris, p.94

<sup>52</sup> Ibid.p.419

<sup>53</sup> Sartre, nous l'avons déjà signalé *supra* (note 20) nourrissait des sentiments très négatifs à l'égard de Camus, Voici, par exemple, bien après la mort de ce dernier, comment il évoquait leur relation amicale : « *On ne pouvait pas pousser très loin sur le plan intellectuel parce qu'il s'effrayait très vite ; en fait, il avait un côté petit voyou d'Alger, très truand, très marrant...on s'amusait bien ensemble, il avait un langage très vert et moi aussi, d'ailleurs on racontait un tas de cochonneries et sa femme et Simone de Beauvoir feignaient d'être scandalisées* ».

<sup>54</sup> Sylvie Servoise, *Le Roman face à l'histoire*, Presses universitaires de Rennes, 2011

<sup>55</sup> *Kami* signifie Dieu et *Kazé vent*, l'ensemble signifiant donc « *vent divin* » car ce mot composé renvoie au typhon miraculeux qui, en 1274 dispersa la flotte mongole de Kubilai Khan qui, sans cela, aurait pu envahir le Japon. Ce qui est inquiétant dans ces sortes d'affaires, c'est qu'on rende systématiquement Dieu complice des actes les plus sanguinaires. Quand l'humanité croyante aura compris que Dieu n'a pas de peuple élu, sauf à faire de lui un Von Clausewitz suprême, on pourra vivre sur une planète enfin pacifique.

<sup>56</sup> Le terme « possédé », ici, est à prendre au sens figuré. On estime que Camus, en fin de compte, « a eu » Sartre « au finish », ou, si l'on préfère, « à l'usure », donc que l'Histoire lui a donné le dernier mot.

<sup>57</sup> Celui que j'évoque dans mon article. A noter ici que l'*historisme* (c'est le mot qu'utilise Camus) est pratiquement synonyme du mot *historicisme*, plus fréquent aujourd'hui. Il s'agit d'une doctrine philosophique considérant que l'histoire est le développement d'un processus identifié et déterminé, induit tout à la fois du passé avec ses préjugés et ses stéréotypes culturels et spirituels réinterprétés en contexte à partir de lois et principes généraux. Le marxisme, par exemple, est l'historicisme le plus abouti qui fait de la lutte des classes à travers les âges, le moteur de l'Histoire.

<sup>58</sup> La cascade d'événements tragiques qui accompagna et suivit l'exode des pieds noirs et des Harkis prouva qu'un accord n'a de sens que si l'on se donne les moyens d'en contrôler rigoureusement l'exécution. Ce ne fut pas le cas. Les massacres qui ont fait suite aux accords d'Evian indiquent que si la barbarie commise est un crime contre l'humanité, la non assistance à personnes en danger en est un autre, et bien plus ignoble encore.

<sup>59</sup> Espèce rare

<sup>60</sup> *Pièces d'identités*, Grasset, 2010 (1335 p.)

<sup>61</sup> Désormais BHL pour simplifier, mais sans aucune intention d'impertinence

<sup>62</sup> Ibid. pp. 634 -650

<sup>63</sup> Donc la veille de la remise de son Prix Nobel à Stockholm

<sup>64</sup> BHL, Op.cit.p.636. BHL n'a pas résisté, on le voit, à la tentation de faire un « bon mot ». S'il était humoriste, ce genre d'humour passerait sans doute, même s'il est d'inspiration douteuse. Mais dans un article publié le jour anniversaire de la mort de Camus, c'est donner à entendre que la mort physique avait été précédée d'une mort politico-philosophique. C'est là une nouvelle erreur de BHL, dont l'Histoire, i.e. la relativement longue durée, a eu raison.

<sup>65</sup> Pléiade IV, P.289

<sup>66</sup> BHL, op.cit.p.637

<sup>67</sup> A un ou deux détails près, tout est juste dans ce qu'écrit BHL. Il suffit de lire *Le Premier Homme* (Pléiade IV, p.788), pour constater qu'il reprend les termes mêmes de Camus envisageant hypothétiquement les origines médicales des difficultés de communication de sa mère : « (...) selon la grand-mère, c'était une typhoïde. Mais une typhoïde ne laisse pas de semblables séquelles. Un typhus peut-être. Où quoi ? Là encore c'était la nuit. (...) Cette maladie de jeunesse l'avait laissée sourde et avec un embarras de parole, puis l'avait empêchée d'apprendre ce qu'on enseigne même aux plus déshérités, et forcée donc à la résignation muette, mais c'était aussi la seule manière qu'elle ait trouvée de faire face à sa vie, et que pouvait-elle faire d'autre, qui à sa place aurait trouvé autre chose ? Mais pour bien comprendre ce que Camus veut dire, il faut se reporter un peu plus loin (p.796) à une petite scène qui en dit long sur les liens d'une richesse infinie, nonobstant son handicap, qui existaient entre la maman et l'enfant : « (il) se souvenait encore de cet après-midi de dimanche où, sur le point de sortir (...), entendant l'une des tantes complimenter sa mère sur lui, elle avait répondu : « Oui, il était bien, il est intelligent », comme si ces deux remarques avaient un rapport. Mais en se retournant, il comprit le rapport. Le regard de sa mère, tremblant, doux, févreux, était posé sur lui avec une telle expression que l'enfant recula, hésita et s'enfuit. « Elle m'aime, elle m'aime donc », se disait-il dans l'escalier, et il comprenait en même temps que lui l'aimait éperdument, qu'il avait souhaité de toutes ses forces d'être aimé d'elle et qu'il en avait toujours douté jusque là ».

<sup>68</sup> Elle fut veuve à 32 ans (elle avait 3 ans de plus que son mari) et le resta jusqu'à sa mort

<sup>69</sup> A propos de la misère dans laquelle vécut cette famille, on trouve dans *Le Premier homme* (pp. 793-794), l'histoire de la pièce de deux francs prélevée par Camus sur la monnaie des commissions (afin de pouvoir aller voir un match de football) et affirmant qu'elle était tombée dans les « cabinets » de l'étage (parfaitement sordides de saleté et de puanteur) où sa grand-mère, s'armant de courage, avait tenté d'aller la chercher. L'enfant comprit en cet instant « que ce n'était pas l'avarice qui avait conduit sa grand-mère à fouiller dans l'ordure, mais la nécessité terrible qui faisait que dans cette maison deux francs étaient une somme ».

<sup>70</sup> Datée du 19 novembre d'une année non citée, ni dans l'appendice, ni dans les notes finales (p.1569) de Pléiade IV

<sup>71</sup> Pléiade IV, p.1309 et BHL, op.cit ; p.636

<sup>72</sup> Voir aussi Pléiade IV, pp.287-289

<sup>73</sup> *Les derniers jours de la vie d'Albert Camus*, José Lenzini, Actes Sud.

## Quelques réflexions après lecture

Paul Rivenc

Professeur honoraire de l'Université de Toulouse Le Mirail

Je sors à peine de ton très riche article, qui m'a profondément remué. Il fallait que quelqu'un l'écrive ainsi, et tu es bien celui-là pour les raisons profondes que tu exprimes discrètement mais fort. Lors des récentes manifestations anniversaires au cours desquelles on a tenté de réchauffer le souvenir de Camus, j'ai été frappé par le côté convenu, banal, sans chaleur, de cette commémoration obligée. Camus a semblé bien mort. Seuls en ont parlé avec une certaine émotion ceux qui l'ont vraiment fréquenté, au moins dans son œuvre... Si j'interroge mes petits-enfants (dont l'une au moins est « littéraire »), c'est tout juste s'ils me citeront « L'Étranger ».

Tu as bien fait de rappeler d'abord l'importance de cette « part du sud » dans son œuvre et dans toutes ses actions. Je crois qu'on ne peut pas comprendre Camus si on ne prend pas en compte tout ce que cela a représenté pour lui. Encore faut-il, pour en parler avec justesse, en avoir soi-même une expérience quasi charnelle. C'est ton cas ; tu exprimes tout cela en quelques mots essentiels. Ceux qui ignoraient - ou brocardaient - ces racines d'Albert Camus ne pouvaient le comprendre, et confondaient (comme Sartre ou Jeanson) certains comportements extérieurs (exubérance et timidité mêlées, goût des plaisanteries de compagnonnage...) avec le contenu de la pensée (fine, nuancée, complexe, souvent angoissée, très éloignée des affirmations péremptoires des thuriféraires des *Temps Modernes*). De là les déclarations du type « incompétence philosophique », détestation des « difficultés de pensée », qui ne pouvaient venir que du « petit voyou d'Alger » !

Au premier abord, j'ai été surpris que tu aies choisi d'axer ta réflexion sur « Les Possédés » car on peut s'étonner que cet *homme du sud* soit capable de nous faire entrer dans les mystères violents de ces « gens du froid ». Tu montres qu'il y est admirablement parvenu, et cela ajoute une dimension impressionnante à la « compétence philosophique » de Camus. Tu as fort bien exploré cette méditation sur les conflits de l'âme humaine qu'il nous présente non dans d'arides exposés magistraux mais par le truchement des personnages créés par le grand Dostoïevski. Étrange compagnonnage, mais Camus s'en est expliqué plusieurs fois, notamment lors d'une interview sur Radio Europe en 1955, alors qu'il pensait déjà à adapter *Les Possédés* : « Pour moi, Dostoïevski est d'abord l'écrivain qui, bien avant Nietzsche, a su discerner le nihilisme contemporain, le définir, prédire ses suites monstrueuses, et tenter d'indiquer les voies du salut. » Ces affinités s'expliquent très bien chez l'humaniste torturé qu'était notre auteur. Je ne crois pas que Sartre et consorts aient jamais éprouvé ces angoisses qui grandissent Camus à nos yeux... Si on rapproche la profondeur angoissée des *Possédés* de la sécheresse romanesque des *Mains sales* de Sartre paru 10 années plus tôt, on saisit tout de suite la différence.

Il fallait aussi que tu situes Camus dans son époque, qui est aussi la nôtre, et dont nous avons partagé les débats et les luttes, les brutalités et les exaltations. Tout cela doit paraître très anecdotique aux yeux des actuels 40 ans et des plus jeunes... Je ne suis pas sûr qu'ils puissent imaginer ce qu'a représenté pour nous - et pour des gens comme Camus - la découverte des monstruosité staliniennes, venant après celle, dans l'autre camp, de la shoah. Tu es proche d'Edgar Morin, qui a lui aussi vécu cette rude

période des remises en question fondamentales : je ne sais pas ce qu'il a pu penser alors de Camus, mais il faut bien convenir que ses « *Possédés* » apparaissaient comme dramatiquement prémonitoires, plus violemment encore que dans « *La Condition Humaine* » de Malraux qui nous avait déjà durement secoués. Pendant cette époque à la fois très intellectualisée et très naïvement militante, nous faisons notre entrée dans une certaine forme de vie et d'action politique. Personnellement, tant à l'École que dans les associations « d'éducation populaire » au sein desquelles je militais avec ferveur, j'étais entouré de communistes de tout poil, et de « compagnons de route » ravagés et ravageurs. Au début je croyais encore un peu à certaines formes de « révolution » qui devaient s'ouvrir sur des « lendemains qui chantent ». Je ne suis jamais allé au-delà d'une certaine fraternité militante et idéaliste, car je détestais (et déteste toujours) toute forme d'embrigadement, et surtout je ne pouvais supporter les couplets fanatiques parlant de Staline comme de « *l'homme que nous aimons le plus* » ! Au-delà de ces débats idéologiques de surface que l'histoire s'est chargée de mettre à leur vraie place, Camus nous a confrontés au vrai débat, qui reste essentiel aujourd'hui, alors que le mot et le concept de « révolution » n'est que feu de paille chez les adolescents idéalistes des « printemps arabes », qui le voient se transformer en inquiétant « hiver »...

Reste le débat « Camus et le théâtre ». Ce qui me frappe dans ton texte, c'est que tu n'as pris en compte - à juste titre - que le **texte** de Camus. Jamais l'action théâtrale elle-même, alors que pour une fois (je crois), Camus avait choisi d'être auteur et metteur en scène. Et c'est bien le texte qui est essentiel ici. Pardonne-moi d'évoquer encore quelques souvenirs personnels : dans les années 50/60 nous étions tous fanas du théâtre. C'était là aussi « la grande époque ». Mais, en dépit de la distribution prestigieuse que tu rappelles, *Les Possédés* ne nous ont pas attirés. Pour nous, alors que nous lisions avec passion tous les autres écrits de Camus, son théâtre nous paraissait marginal, pesant, maladroit. C'était la grande époque de Vilar, Dullin, Marcel Herrand, Jovet, J.-L. Barrault.... Nouveau théâtre, nouveaux acteurs, nouveaux auteurs... Il faut noter que (si je me souviens bien) aucun d'entre eux à part Marcel Herrand n'a été tenté par le théâtre de Camus. C'était l'époque du « théâtre de situations »... Même Sartre, omniprésent ailleurs, ne faisait pas recette au théâtre. Mais laissons cela : comme tu l'as bien montré, c'est le texte et les personnages qu'il nous crée qui importent.

Tu as bien fait, pour finir, de liquider avec humour et sympathie, la dérisoire querelle avec Sartre et Jeanson. Le jury du Nobel ne s'est pas laissé prendre, et pour une fois il a bien saisi où se cachait l'essentiel. Bien qu'il affirmât haut et fort qu'il méprisait les honneurs, Sartre a dû s'étrangler ! L'avenir a réglé la question. Comme tu es juste et généreux, tu ne pouvais conclure sur ces considérations indignes du sujet, et tu cites très opportunément ce passage des *Mots*, rarement exhumé, qui redonne au Sartre vieillissant un peu d'humanité, non dépourvue d'une emphatique contrition : elle n'a pas la sobriété incisive du texte de Montaigne !

Pardonne-moi cette longue diatribe : je n'ai pu m'empêcher de t'accompagner dans ce va et vient de la pensée et des sentiments que la lecture de ton très bel article a réveillé au fond de moi. Bravo et merci !



**Quelques réflexions à propos de l'article de Jacques Cortès  
sur « Les possédés » d'Albert Camus**

**Marie-Madeleine Rivenc**

Maître de Conférences honoraires de l'Université de Toulouse Le Mirail

L'article de Jacques Cortès dépeint avec talent ce qu'on appelle souvent la « folie russe », faite ici du sens de l'horreur absolue et de la radicalité des solutions, que les personnages font passer avec un humour noir et un sens aigu de la dérision. Ces « Possédés » ont aussi un esprit de provocation, ou une inconscience, ou un courage risque-tout, ou les trois à la fois, tout à fait sidérants, pour proférer à haute voix ce que bien peu oseraient dire et même penser tout bas, comme si leurs folies allaient de soi et les dispensaient d'en mesurer les conséquences.

On ne peut s'empêcher d'évoquer une autre « folie russe » plus légère celle-là, celle du *Maître et Marguerite* de Boulgakov, où les « dépossédés » de la liberté plongent le lecteur dans une loufoquerie tout à fait sérieuse, pour lancer à la tête de leurs hiérarchies les absurdités d'un système oppressif dont ils se gaussent avec un éclat de rire corrosif, sans souci apparent des conséquences.

A la fin de l'article, le dialogue Sartre/Camus a l'air d'une « blquette » à côté de la force brutale des Possédés. Il rappelle que les mots, quel que soit leur poids, qu'ils agissent par le rire ou la gravité, les mots ne sont jamais innocents puisqu'ils donnent corps aux idées et celles-ci aux actions. Ils sont ainsi les premiers à fomentier les révolutions, tout simplement. (cf. ces grands rieurs que furent Voltaire ou Beaumarchais, ou ces gens « sérieux » que furent Marx ou Freud).